10

Parlons d’argent, tant que nous y sommes, en reve- nant à Lou Tausk.

D’après ce que nous savons de lui, sa situation maté- rielle peut nous paraître aisée mais pas plus que ça. On peut même s’étonner que des inconnus l’incitent à payer une rançon – dont on imagine le montant élevé, voire exorbitant. Cette apparente disproportion, cependant, s’évapore si l’on développe certains points concernant sa vie et son œuvre.

La carrière de Tausk a été marquée, voici une quin- zaine d’années, par un événement musical et commer- cial rare. Il est de ces élus qui ont eu la chance de concevoir, une fois dans leur vie, un tube. Et quand je dis un tube, je veux dire un énorme tube dont les droits d’auteur vont vous permettre une existence dorée sans n’avoir plus jamais rien à faire, tout le temps qu’il vous reste à vivre, vous ainsi qu’au moins

83

deux générations de vos ayants droit. Je parle d’un tube mondial, cosmique, universel, que s’arrachent et sur lequel dansent frénétiquement, des Yéménites aux Lapons, les habitants de la Terre entière. Qui est resté, quinze ans après, gravé dans leur mémoire au point de l’avoir génétiquement transmis à celle de leurs enfants, de leurs petits-enfants et ce qui s’ensuit. Qui a produit à lui seul quelque cinquante disques d’or – dont ne reste, encadré pour mémoire, que l’exem- plaire aperçu l’autre jour au studio.

Lou Tausk n’est certes pas le premier à avoir connu cela, c’est arrivé à d’autres, quoique fort peu nom- breux. Prenez par exemple Patrick Hernandez, qui n’a rien fait de toute sa vie que *Born to Be Alive* – écrit en dix minutes, enregistré en deux jours, refusé d’abord par tous les producteurs puis devenu succès intercontinental dont les royautés lui ont permis de se la couler douce tout le restant de son existence. À l’instar de Patrick Hernandez qui, à l’heure où je vous parle, se la coule encore avec sagesse, Tausk pourrait dormir en paix et à jamais sur son or. Car semblable- ment à Patrick, après avoir claqué comme un jeune homme une bonne partie de la manne qui lui est tom- bée dessus à l’époque, placé le reste en biens immo- biliers – parmi lesquels le pied-à-terre du Trocadéro offert à Constance –, en actions et obligations sans risque, il perçoit toujours d’aimables droits d’auteur, liquidités qui, tous les jours que Dieu fait, ruissellent

84

de son vieux tube : chaque semaine laisse choir sur son compte courant un bon salaire mensuel de cadre intermédiaire.

Riche, Tausk n’est donc pas loin de l’être, d’autant moins que ses œuvres postérieures (*Dent de sagesse*, *N’est-il pas*, *Te voici, me voilà !* et quelques autres), malgré de moins bons résultats, lui ont encore rap- porté quelque monnaie même s’il a dû en partager les droits après s’être associé avec Franck Pélestor – mélancolique chronique ayant fait ses preuves de parolier dans le show business. Mais son énorme tube à lui, Tausk, intitulé *Excessif*, c’est lui et lui seul qui en a récolté les fruits. Succès français, d’abord, puis dont les adaptations étrangères – *Desmesurado*, *Senza limiti*, *Perda total*, *Too Too Too*, *Reiner Wahnsinn*, *Abnormaal*, *Tas ̧kın, *, , To paravkaneı ou , entre autres et pour nous en tenir à celles qui sont encore disponibles – se sont vendues comme des pains dans l’Europe et les trois Amériques, jusqu’à s’emparer follement de tout l’Extrême-Orient où, non contente d’avoir occupé les premières places des *charts*

) et au Japon ( énorme tabac en Corée du Sud, suivi d’un plus phéno-

ménal encore en Corée du Nord – quoique cette fois sous le manteau et seulement dans les hautes sphères du pouvoir .

*Excessif*, Tausk l’a en effet réalisé seul : composé, écrit, produit, interprété à la va-vite et à tout hasard par

85

en Chine (

), l’œuvre a fait un

 

Constance qui venait d’arriver dans sa vie, qui n’avait jamais rien chanté de la sienne et l’avait enregistré en un après-midi sous le premier pseudonyme – So Tha- lasso – venu à l’esprit de Tausk. Puis : triomphe, contre toute attente, d’abord en version originale puis en pro- fuses reprises – Gloria Stella, Boz Scaggs, Coco Schmidt, tant d’autres. Et bénéfice de cette affaire : un magot replet dont on conçoit que d’autres souhaitent s’emparer. Cela pourrait lui suffire, eh bien non, Tausk en veut davantage, Tausk ne veut pas s’en tenir là. Conscient que tout le monde l’a un peu oublié, que sa gloire s’est écornée, qu’on ne le salue plus comme avant dans les bureaux de son agent, Tausk souhaite concoc- ter un nouveau succès planétaire, plus adapté au goût du jour afin d’empocher, certes, éventuellement un jackpot neuf, mais surtout de reconquérir l’admiration de tous.

Une fois précisé ce point, reprenons-le comme l’autre jour quand il s’éveille. Il vient d’ouvrir les yeux mais ce matin, au lieu de se lever tout de suite, il saisit sa ta- blette posée près du lit, l’ouvre sur un journal en ligne, passe sur la politique, l’économie, le sport, fonce sur les faits divers parmi lesquels rien ne paraît concer- ner Constance. Puis d’aventure il tape son propre nom sur le clavier. Certes il n’a rien fait depuis longtemps, nulle raison qu’on parle de lui mais, sait-on jamais, telle ou telle nouvelle star pourrait au moins revendi- quer son influence. Rien non plus. Il se lève.

86

Noir 1. L’ouverture d’une porte blanche provoque l’incandescence d’une ampoule éclairant crûment l’intérieur d’un réfrigérateur-congélateur à quatre por- tes, 535 litres, compartiment multi-zones, distributeur d’eau et de glace, mini-bar, finition inox anti-trace. Cet appareil contient de nombreuses nourritures en arrière- plan desquelles, entre deux clayettes, nous distinguons Tausk décoiffé en peignoir Missoni. Il n’a pas l’air de bonne humeur, il hésite puis renonce. Fermeture de la porte.

Noir 2. Vingt minutes plus tard, l’ouverture d’un panneau coulissant déclenche un système à fibre opti- que illuminant en douceur un dressing. Au premier plan : collection de chemises et de costumes rangés par ordre chromatique et au travers desquels on aperçoit encore Tausk, peigné mais en caleçon. Même schéma : il hésite et renonce. Ces vêtements ne lui vont d’ailleurs plus très bien depuis l’époque dorée d’*Excessif*, quand il passait sans cesse à la télévision. Il se rabat sur un jean, un T-shirt à manches longues sous une vieille veste souple Arnys, des mocassins plus souples encore de chez Fratelli Rossetti. Fermeture du panneau.

Depuis le bureau de son appartement – confortable mais qu’on ne va pas se tuer, meuble par meuble, à décrire par le détail 1 –, Tausk téléphone à Pélestor car

1. *VILLIERS. Dans un immeuble en pierre de taille au 5e étage, superbe 6 pièces de 188 m2 composé d’une galerie d’entrée, un double séjour, une salle à manger, une cuisine U.S., quatre chambres, une salle de bains, une*

87



il faut bien s’y mettre. Il dispose de quelques mélodies en réserve, au point mort, mais n’ayant pas envie de se rendre au studio, il ne serait pas mal de s’occuper des paroles avant de se mettre au son. Franck, est-ce que ça t’embêterait de venir plutôt chez moi ? Silence puis soupir étiré de Pélestor. Ça ne te ferait pas beaucoup plus long, comme trajet, argumente Tausk, c’est direct en métro. Ce n’est pas que ce soit bien loin pour y aller, fait valoir Pélestor, mais enfin moralement c’est loin. Et puis le métro, tu vois. Je te commande un taxi si tu veux, argumente Tausk. Nouveau soupir et bon, dit Pélestor, je vais passer.

Mais ensuite il arrive assez vite. Toujours enclos dans son manteau comme à l’intérieur d’une armure, d’une armoire, il a son regard des mauvais jours, soit à peu près tous. Tu as été rapide, remarque Tausk. Oui, dit l’autre, mais le chauffeur était d’un pénible. Et puis il fait trop chaud, je manque d’air et d’idées. Conciliant, Tausk suggère de partir travailler ailleurs un moment, évoquant ses deux résidences, l’une vers Honfleur et l’autre vers Hendaye, jamais très loin des plages et où il se rend rarement. On se prendrait quelques jours de repos, bien au frais, et puis on s’y met, qu’est-ce que tu en penses ? Tu es gentil, reconnaît Pélestor, mais ce genre d’endroits, je crois que j’aime mieux qu’on m’en parle plutôt qu’y aller moi-même.

*salle d’eau, 2 W.C. et une cave. Calme et clair. À cinq minutes du parc Monceau. Prix : nous consulter.*

88



Ce n’est donc pas bien parti, on est assis dans le bureau l’un en face de l’autre, on se tait, ça continue un moment comme ça, on tourne en rond sans résultat puis ça s’enlise et je vais y aller, dit le parolier en consul- tant sa montre. Ce qui n’est pas sans soulager Tausk : On se retrouve au studio demain matin ? Bien sûr, dit Pélestor. Tausk n’ayant pas pris en charge son re- tour en taxi, Pélestor marche jusqu’au métro Rome. Suivons-le. Il marche en regardant ses pieds comme d’habitude, un peu de ce qui les environne et là tout l’y désole. Une carte à jouer perdue, par exemple, seule derrière le kiosque à journaux de la place Prosper- Goubaux. Ça n’a l’air de rien à première vue, une carte égarée, n’empêche que ça ruine la carrière et l’avenir d’une cinquantaine d’autres qui la pleurent sinon la maudissent, ne pouvant plus servir à rien, se retrouvant sans emploi à cause d’elle et sur le sort desquelles s’attriste Pélestor.

Les jambes d’une femme qui passe, ensuite. On oublie trop souvent que les jambes des femmes leur sont également utiles pour avancer : on les tient telle- ment pour des objets d’art qu’on tend à négliger cet usage fonctionnel. Or, découvertes et disgracieuses, celles qu’aperçoit Pélestor non loin de ses propres pieds posent une question réelle : si les moches ne servent plus qu’à l’exercice de la marche, dès lors pour- quoi les montrer ? Cette pensée le désole et, plus en- core, l’idée coupable de l’avoir conçue le navre, l’op-

89

presse à l’excès, pour adoucir ce phénomène il extrait de sa poche un tout nouvel étui de gélules apaisantes, va pour l’ouvrir, mais.

Mais à ce propos, Pélestor aimerait qu’on lui expli- que pourquoi, lorsqu’il ouvre une boîte neuve de médi- caments, c’est toujours du mauvais côté : celui de la notice d’utilisation pliée sur les pilules, comprimés ou gélules et qui fait barrage à ceux-ci, de sorte que Péles- tor doit chaque fois refermer la boîte pour la rouvrir de l’autre côté, où la dose est en libre accès. Ce phéno- mène paraît inévitable, comme une tartine chue tombe toujours du côté confiture, sous l’effet d’une malédic- tion qui se poursuit même après la première ouverture de la boîte : chaque fois qu’il y a recours ensuite c’est toujours la notice qui se présente, la notice et la notice encore. Une solution consisterait à se débarrasser de cette foutue notice, d’autant plus que Pélestor la connaît par cœur et qu’elle ne sert à rien, mais on ne sait jamais.

Il n’a, de toute façon, pas de verre d’eau sous la main pour avaler sa drogue, aussi diffère-t-il cette opération, descend-il dans le métro Rome qui est un grand paral- lélépipède rectangle, seule station non voûtée du réseau souterrain. La rame qui arrive est pleine, Pélestor doit se tenir debout, ce qui est éprouvant mais, pour des raisons de microbes, germes, virus et autres bactéries, il est exclu de se retenir aux poignées ou aux barres disponibles. Il faut faire un effort pour se maintenir en

90

équilibre, Pélestor danse sur place et sans méthode, allant et venant au bout de ses pieds jusqu’à ce que la rame se déleste à Barbès-Rochechouart et qu’un siège se libère : strapontin individuel, en principe idéal. Mais comme il est aussi exclu d’occuper un siège chauffé par quelque anonyme fessier, Pélestor doit attendre qu’il recouvre une température normale. Et puis enfin assis, de plus en plus oppressé, il va rechercher en dernier recours ses gélules dans sa poche : il se passera d’eau, tant pis. Tirant sur sa langue, sur ses joues, Pélestor tente d’accumuler assez de salive dans sa bouche pour faire passer le médicament, il doit s’y reprendre à plu- sieurs reprises avant d’obtenir le volume nécessaire. Mais entre-temps la capsule a fondu contre son palais, c’est d’un goût dégueulasse, c’est la merde complète.

11

Après le départ du parolier, Tausk est retourné dans son bureau, l’air impatienté par divers phénomènes. Disparition de Constance, dépression de Pélestor, date limite des impôts, temps qu’il fait, congé de la femme de ménage, situation politique internationale et déci- sions à prendre, encore et toujours différées. Pianotant sur le plateau du bureau comme quand on s’impatiente, ses ongles, rien qu’au son, lui ont paru trop longs. Enfin une décision prise, à effet immédiat : extrayant un coupe-ongles du tiroir, il a entrepris de les raccourcir, passe-temps utile qui peut vous prendre un bon moment en s’appliquant. Il s’y est mis, il les a coupés.

Trop courts. De sorte que, pendant les heures sui- vantes, il a senti les bouts de ses doigts fragilisés, comme démunis ou nouveau-nés, leur chair tendre retrouvant l’air libre et le respirant, presque gênée de le respirer – c’est un peu la même sensation que lorsqu’on vous

92

enlève un plâtre. Cet effet post-opératoire ne dure jamais longtemps, très vite on n’y pense plus mais, les jours suivants, on est content de ses ongles courts, nets, délivrés d’angles où la poussière pourrait s’insinuer. On attend de les recouper, sachant que le cycle entier de repousse des ongles, côté mains, dure trois mois – côté pieds, compter neuf car ceux-ci, passant leur vie dans le noir, sont plus lents.

Cela fait, Tausk quitte son bureau, ouvre une fenêtre du salon par laquelle entre une mouche massive au thorax bleu scintillant qui effectue d’abord quelques tours circonspects, doit trouver l’appartement à son goût car y volète pièce par pièce en s’attardant tel un huissier sur chaque meuble, chaque œuvre accrochée aux murs sans paraître envisager de sortir, passant à la bibliothèque dont, volume par volume, elle inventorie en vrombissant le contenu jusqu’au moment où Tausk allume la télévision : série américaine, actrice blonde et bustée en plan moyen dans un appartement californien, pourquoi pas. Distraite par ce nouveau spectacle, la mouche vient se poser sur le sein gauche de l’actrice et Tausk, d’une passe magnétique, fait évacuer le diptère.

L’actrice est en train d’expliquer que c’est toi, Burt, qui as fait empoisonner Shirley par Bob dans le but de détourner l’héritage de Malcolm en évinçant Howard avec l’aide de Nancy, tout ça pour épouser Barbara. Que tu n’aimes pas. Et Walter ? As-tu pensé à l’avenir de Walter ? (Cette réplique étant longue et l’actrice

93

ayant besoin de relire le script en plateau pour se la rappeler, sa tirade est interrompue par deux plans de coupe sur Burt qui, de fait, n’a pas l’air d’en mener large.) Tu es un monstre, Burt, diagnostique l’actrice, tu n’auras que ce que tu mérites. Et à l’instant où elle extrait un Smith & Wesson trapu de son sac Prada, voici qu’on sonne à la porte de l’appartement – pas le californien, le nôtre. Que d’action, bon sang, que d’action.

Par l’interphone, le concierge informe Tausk qu’un colis vient de lui arriver : Je peux vous le monter, vous êtes là ? Bien sûr, dit Tausk alors qu’un coup de feu retentit dans le salon. Le concierge ayant remis le colis, Tausk éteint le téléviseur, laisse la mouche se débrouil- ler seule, va chercher des ciseaux tout en examinant cet emballage : petit Colissimo de type classique, distribu- tion sans signature et sans mention d’expéditeur. Une ligne imprimée grise indique la date et le lieu de l’envoi : avant-hier, bureau de poste Agen Carnot. Ne connais- sant ni Agen ni personne à Agen, Tausk soupèse le colis. Très léger, format de jeu de cartes ou de paquet de cigarettes, cela pourrait être un briquet, un bibelot, une paire de boutons de manchette ou une clé USB.

C’est une boîte d’allumettes vidée de ses allumettes et contenant à leur place un mince objet cylindrique, enveloppé dans un linge fixé par un segment de spara- drap. Et une fois déballé sur le plan de travail de la cuisine, cet objet nous a tout l’air d’être un doigt. Un

94

vrai doigt humain : vif recul de Tausk, nausée, regard qui se détourne et léger vertige, mais ne dramatisons pas, ce n’est pas un doigt entier, ce n’est qu’un bout. L’anatomie n’est pas le point fort de Lou Tausk mais, jetant un coup d’œil sur sa propre main pour comparer, ce bout semble être une extrémité de petit doigt pro- longée, protégée par un ongle verni. D’une main gauche ou d’une droite, voilà qui est difficile à dire : rien ne ressemble autant à une première phalange d’auriculaire qu’une autre première phalange d’auriculaire.

Le seul indice est l’ongle, et Dieu sait si nombreuses sont les variétés d’ongles : ongles mandarinaux griffus ou spiralés, ongles de pornstars peints en blanc et cou- pés au carré, ongles de nourrissons fragiles comme des paupières, ongles anthracite et brefs des mécanos, ongles de vieillards épais, durs, cannelés façon tôle ondulée, ongles fraîchement raccourcis de Tausk et j’en passe. Mais celui-ci parle de lui-même, identifiable à son vernis Chanel 599 PROVOCATION qui a toujours été la couleur préférée de Constance. Temps d’arrêt, souf- fle court, Tausk se rapproche lentement de la phalange, l’examine de plus en plus près jusqu’à la prendre en main : elle semble avoir été proprement coupée mais cautérisée à la hâte, mode opératoire désinvolte comme on traiterait le premier baron Empain venu.

Sur ce, retour de la grosse mouche rutilante qui, après avoir épuisé son travail d’huissier, continué d’explorer avec méthode l’appartement comme feraient un géo-

95

mètre expert, un agent immobilier puis un libraire d’anciens, se propose à présent de visiter la cuisine américaine – l’on sait et l’on comprend que les mouches aiment les cuisines. Tausk, de son côté, réfléchissant à ce qu’il va pouvoir faire de ce doigt, l’a posé sur le plan de travail, entre le lave-vaisselle ouvert et le réfrigéra- teur. Voyant resurgir la mouche, il ouvre une fenêtre de la cuisine, plie en quatre un journal, l’agite pour chasser l’animal qui paraît s’en foutre, va se cogner pour la forme aux fenêtres fermées en évitant l’ouverte puis fonce en piqué vers le plan de travail, naturellement attiré par ce bout de viande fraîche.

Or, surtout pas. Tausk ne veut surtout pas que cette mouche se pose sur cet auriculaire, on ne plaisante pas avec ces choses, il doit agir et il agit : au moment où le diptère, détournant son parcours, va se promener du côté du lave-vaisselle et s’y introduit, croyant n’y faire qu’un tour pour achever son expertise d’ensemble avant de s’occuper du doigt, Tausk ferme aussitôt sur lui la porte de l’appareil, pressant vivement la touche programme économique qui va régler à moindre frais le sort de l’animal.

Et que faire, à présent. Eh bien, d’abord, entreposer l’auriculaire dans le congélateur. Ensuite prendre con- seil et, côté conseil, je ne vois encore qu’Hubert : di- rection, donc, Neuilly. Trop éprouvé pour emprunter le métro, Tausk commande un nouveau taxi dont le chauffeur africain, après avoir tapé l’adresse d’Hubert

96

sur son GPS, reprend une conversation dans sa langue natale par téléphone greffé dans son oreille. Guère plus expert en linguistique qu’en anatomie, distinguant mal le peul du lingala, Tausk peut se demander si *Excessif* a été adapté dans l’une ou deux de ces langues, et même pourquoi pas davantage parmi les deux milliers d’idio- mes africains recensés. Pas impossible. Il faudrait voir dans les archives. Et dans les comptes.

Arrivé à Neuilly, il s’est fait annoncer à Hubert par son assistante dont, comme elle va prévenir l’avocat, Tausk a distraitement admiré le verso : jolies jambes, jolie nuque, joli cul. Il s’est considéré en attendant dans le miroir de l’entrée, décidément cette coiffeuse y est allé un peu fort, il faudra retourner au salon pour y mettre bon ordre et puis Hubert est arrivé, vêtu cette fois de façon mi-professionnelle mi-décontractée, cra- vate un peu lâche, veste et pantalon bleus désassortis avec art. Je te dis tout de suite, a-t-il prévenu Tausk en le suivant vers son bureau, je suis débordé. Je te prends cinq minutes mais pas plus. Tausk l’a suivi puis l’avocat, lui jetant un coup d’œil latéral : Je te trouve un peu pâle, non ?

Laisse tomber, a coupé Tausk, avant d’exposer en peu de mots l’affaire de la phalange. Hubert a froncé un sourcil : Ça devient emmerdant, cette histoire, tu es bien sûr que c’est son doigt ? Tausk a avancé pour preuve la présence, sur ce doigt, du vernis 599, mais Hubert s’est montré réservé : Bien sûr mais enfin ça se

97

bricole, un vernis. Ils vont continuer, a prédit Tausk, la prochaine fois c’est aussi bien un œil que je reçois. Non, l’a calmé Hubert, ils n’iront pas jusque-là. Mais ça devient plus sérieux, tu es sûr que tu ne pourrais pas payer ? Quand je dis payer, je dis payer un peu, pas forcément tout ce qu’ils demandent. Pour voir. Non mais tu ne te rends pas compte, a soupiré Tausk, après tout ce qu’elle m’a déjà coûté.

Bref regard réprobateur de l’avocat – et de nous tous, d’ailleurs, qui n’aurions pas imaginé cet aspect déplai- sant de sa personne –, puis il reprend : Écoute, je n’ai pas une minute ces temps-ci mais mon assistante peut tout à fait s’occuper de cette histoire. Elle commence à monter le dossier, elle sait faire ça, ensuite je prends l’affaire en main. Tu vas prendre un rendez-vous avec elle, tu vas voir, elle est très bien. On est retournés dans l’entrée : Nadine, je vous présente mon demi-frère. Louis Coste, Nadine Alcover. L’assistante a l’air en effet très bien, mais cette fois recto : jolis yeux, jolies mains, jolis seins. Bon, lâche Hubert, je vous laisse vous arran- ger et on se tient au courant, je te rappelle, tu me rap- pelles, on se rappelle. Il est reparti vers son bureau puis, se retournant un instant vers Tausk : Au fait, tu as un petit truc blanc dans l’œil, là. Non, juste là, au coin à gauche. Tu devrais l’enlever.